

RECENSIONES

Fictions narratives du XXI^e siècle, Approches rhétoriques, stylistiques et sémiotiques (études réunies et présentées par Cécile Narjoux et Claire Stolz). *La Licorne* 112, 2014, PU Rennes, 2015.

Dirigé par Cécile Narjoux et Claire Stolz, *Fictions narratives du XXI^e siècle*, le numéro 112 de la série *La Licorne*, regroupe les communications présentées lors d'une journée d'étude organisée à l'Université Paris-Sorbonne et consacrée aux « grandes déterminations linguistiques et formelles des fictions narratives françaises du XXI^e siècle ». Réunissant dix articles – cinq de ces articles proposent une synthèse des tendances globales actuelles ; les cinq autres, plus analytiques, sont centrés sur des oeuvres spécifiques –, l'objectif du recueil est de « dégager la (ou les) spécificité(s) des écritures contemporaines de fiction par rapport aux écritures narratives du XX^e siècle ».

Le volume surprend tout d'abord par la variété de ses études qui portent non seulement sur des textes des Éditions de Minuit et du Seuil mais aussi sur ceux d'auteurs plus atypiques tels que Jean-Charles Massera, Philippe Dijan ou Nine Antico. Il faut également noter la multiplicité des approches, notamment linguistiques, stylistiques, sémiotiques et rhétoriques qui caractérisent les contributions de ce recueil.

En lisant l'introduction, nous comprenons que cette diversité du corpus reflète parfaitement la dispersion, la pluralité et l'éclatement des formes, des genres et des supports, propres à la littérature française contemporaine et permet aux contributeurs du volume une réflexion fructueuse sur les enjeux en question.

Si, dans l'introduction, Cécile Narjoux et Claire Stolz insistent sur le « retour du récit », du romanesque, de l'histoire (et de l'Histoire), elles en soulignent également la fragilité. Avec les développements techniques du XX^e et XXI^e siècles, et surtout avec la grande révolution que représente Internet, les fictions semblent tendre à des « reconfigurations assez radicales de la narration ». Nous assistons notamment à « l'explosion d'une création multiforme ». C'est la raison pour laquelle, au lieu des « romans », elles proposent de parler des « fictions narratives », cette dernière expression rendant mieux compte des enjeux actuels et désignant notamment des formes narratives diversifiées qui englobent des formes plus traditionnelles (voire le roman lui-même) aussi bien que les « fictions graphiques » (c'est à dire que la bande dessinée) ou les « narrations littéraires documentaires » pour reprendre la notion de Lionel Ruffel, citée dans le volume à plusieurs reprises. Quant à la fiction narrative, il faut souligner qu'elle relève toujours d'un discours non-littéraire correspondant à des faits divers, des témoignages ou des photographies, et peut combiner, ainsi, en son sein des sémiotiques différentes.

Ces discours non-littéraires, ancrés dans le *réel*, ne sont pas seulement évoqués mais ils servent de déclencheurs de fiction, ouvrant sur l'*imaginaire*.

Il convient de remarquer qu'avec l'avènement des fictions narratives, le statut du lecteur semble évoluer : au moment où l'auteur lui confère le droit de choisir parmi plusieurs possibles narratifs et de créer ainsi sa propre histoire, celui-ci se trouve impliqué dans la construction fictionnelle.

Si les communications rassemblées dans le volume cherchent à définir la notion de récit, elles s'ingénient aussi à circonscrire celle de la fiction. L'alternance des mots « récit » et « fiction » qui parcourt le volume témoigne de cette indécision générique, due aux changements en cours.

La succession des articles traitant du « récit » romanesque aux formes narratives plus indécises reflète également cette évolution. Ainsi, la première partie, « Nouveau siècle, nouvelles phrases romanesques », regroupe quatre articles qui proposent chacun une analyse rhétorico-stylistique des auteurs et des œuvres précises. Citons par exemple l'étude de Geneviève Salvan qui s'intéresse notamment à un phénomène syntaxique singulier chez Jean Rouaud, l'article de Catherine Rannoux qui étudie ce qu'elle appelle « la boiterie et le gauchissement » de l'écriture dans *Loin d'eux* de L. Mauvignier et dans *Daewoo* de F. Bon, ou encore, à propos, des « phénomènes » d'époque, l'article de Cécile Narjoux et celui de Christelle Reggiani qui s'interrogent sur les deux orientations phrastiques fondamentales, voire le resserrement et l'expansion.

Intitulée « Au XXI^e siècle, la fiction et la vie », la deuxième partie se concentre sur les nouvelles approches de l'énonciation fictionnelle que les « reconceptions » de la fiction mettent en jeu. Ainsi, Stéphane Bikialo de même qu'Alain Rabatel étudient la place de la « non-fiction », des genres de discours ordinaires ou « routiniers » (D. Maingueneau), des « récits factuels » (G. Genette) ou des photos dans la fiction, pendant que Julien Piat observe deux modalités de fictionnalisation du *je* dans deux récits à la première personne des années 2000.

Enfin, la troisième et dernière partie intitulée « Nouveaux espaces de fiction », Jacques Dürrenmatt, Françoise Rullier et Claire Stolz réfléchissent sur la dimension intersémiotique de la littérature en analysant les interférences entre la littérature et les « nouveaux supports », tels que la bande dessinée, les séries télévisées ou Internet.

Les articles sont regroupés en trois parties thématiques, mais nous pouvons également observer des « dialogues » qui se tissent entre des articles appartenant à des sections différentes. Prenons les exemples de l'étude de Cécile Narjoux et de celle de Jacques Dürrenmatt. Tous deux s'intéressent à la problématique de la temporalité. Dans « Des micro-anomalies dans le cours ordonné de ma vie »

ou la suspension phrastique dans la fiction narrative contemporaine, Cécile Narjoux observe la suspension du temps au niveau de la phrase. Elle fait notamment l'inventaire de facteurs de ralentissement de la phrase, tels que les virgules, les parenthèses, les tirets doubles ou la disparition du point ou de la majuscule. Pendant que Jacques Dürrenmatt s'intéresse, quant à lui, à la façon de penser le temps dans la bande dessinée contemporaine qui abandonne, selon lui, «la continuité chronologique et narrative au bénéfice d'autres modes d'organisation.»

« Si le récit reste fragile dans son retour en grâce, si le réel reste difficile à appréhender par la narration, la fiction peut-elle se glisser dans cet entre-deux ? » Les articles réunis dans « *Fictions narratives du XXI^e siècle, Approches rhétoriques, stylistiques et sémiotiques* » donnent une réponse affirmative à cette question posée dans l'introduction du recueil. La fiction narrative contemporaine s'emparant de ce qui n'est pas elle se montre ouverte et dialogique, apte à témoigner du *réel* aussi bien que de nourrir l'*imaginaire*.

Le volume dirigé par Cécile Narjoux et Claire Stolz est un ouvrage précieux (et novateur) qui propose une réflexion approfondie sur les aspects aussi actuels que complexes de la littérature française contemporaine, clair et transparent dans son propos et invitant au dialogue.

Zsófia Ila-Horváth

Pázmány Péter Catholic University, Piliscsaba

Simona Brambilla & Jérôme Hayez (a cura di): *Il tesoro di un povero. Il Memoriale di Francesco Bentaccordi, fiorentino in Provenza (1400 ca)*. Roma: Viella, 2016, 532 pp.

Il tesoro di un povero, edizione critica del *Memoriale* di un certo Francesco Bentaccordi curata da Simona Brambilla e Jérôme Hayez, può essere considerato un modello di metodo d'inchiesta: un modello non soltanto nella sua dimensione scientifica, ma quasi un'indagine di polizia sulle tracce di un uomo sconosciuto, quasi invisibile negli archivi toscani e provenzali, cioè nella documentazione usuale, di tipo pubblico e notarile, che utilizza lo storico che si interessa ai percorsi individuali e ai legami familiari, alle reti professionali o ancora comunitarie. Qui, invece, l'indagine si svolge a partire dalla principale prova dell'esistenza di un personaggio per così dire comune, una traccia del tutto personale visto che si tratta di un libro scritto da lui, un manoscritto che l'ha accompagnato durante il trentennio di una vita passata in Provenza, nel Comtat Venaissin, tra Avignone e

Carpentras. Il manoscritto significava sicuramente molto per il suo autore: infatti, il libro è stato un compagno fedele di vita, un tesoro, come sottolinea il titolo scelto per l'edizione critica. Ma a differenza delle famose e spesso studiate ricordanze toscane, da cui riprende alcuni aspetti, il libro non è scritto per qualcun altro, ad esempio per il figlio maggiore, al quale sarebbe stato affidato il compito di conservare e prolungare la memoria familiare.

Qui si tratta di un vero libro personale, un libro scritto per se stesso, un *Memo-riale*, per riprendere il titolo tracciato sulla coperta del codice, al quale Francesco Bentaccordi, il nostro protagonista, ha consegnato in diversi momenti e secondo una periodizzazione che consente di seguire una parte delle sue vicende personali, i suoi interessi, le sue letture, i suoi ricordi, o ancora le risposte ai suoi bisogni. La pluralità degli argomenti presenti nel libro, dove gli aspetti che riguardano la scrittura della mercatura e gli scritti di metrologia sono più numerosi e si spiegano forse a causa della sua educazione o delle sue attività, ha necessitato di tutt'una squadra di studiosi specializzati in diversi campi: chi ha privilegiato gli aspetti materiali del libro – la paleografia e la codicologia –; chi il contenuto – le pratiche di mercatura, i problemi matematici, le notizie sui valori monetari e le zecche europee, le ricette di vari contenuti, la poesia e la letteratura, le preghiere e le formule di devozione, o ancora le ricordanze –; chi infine l'espressione linguistica (con un toscano ogni tanto "contaminato", se posso dire, dal provenzale). Questa diversità di discipline e di studiosi coinvolti nell'analisi del libro fornisce uno studio a più voci, che consente di sottolineare la varietà dei settori culturali nei quali si svolge la vita di un uomo che non si può tuttavia qualificare come un uomo "senza qualità", per citare il titolo del libro di Robert Musil, e come dimostra questo volume.

Infatti, lo studio di un manoscritto a sua volta caratterizzato dalla molteplicità dei contenuti, dove le dimensioni personali si incrociano con degli aspetti più professionali, devozionali, personali o letterari, ha consentito ai curatori del volume e a tutti gli specialisti che sono stati sollecitati di dare spessore a questo personaggio, di ricostruire alcuni lineamenti del suo percorso personale e di fornire un ritratto socio-culturale convincente, quello di un migrante toscano della fine del Trecento detentore di una certa cultura. Vorrei qui approfondire alcuni aspetti dello studio, secondo me particolarmente rilevanti, e ricollegarli ad un quadro storiografico più complessivo, al quale, in un certo senso, sono legati, ma dal quale si distaccano per proporre una prospettiva nuova di ampio respiro.

1. Il primo aspetto riguarda la storia dell'individuo. Rintracciare i percorsi individuali, soprattutto quelli di personaggi comuni, rimane una sfida per il medie-

vista, per il quale si rivela più ovvio, anche se non sempre facile, reperire le tracce delle élite sociali, politiche o ancora culturali. Come sottolinea Jérôme Hayez nella sua introduzione, la voce degli umili, quando viene riportata nelle fonti, si trova soprattutto riprodotta nei documenti di tipo amministrativo, fiscale, o ancora nei registri delle procedure giudiziarie, ma viene spesso trasformata nel processo di registrazione. Non è una voce diretta, se così si può dire.

Qui la sfida viene affrontata non tanto a partire da questa documentazione pratica, quanto grazie ad un oggetto culturale prodotto dal protagonista dell'inchiesta: un libro scritto durante una parte della sua vita, dal 1397 al 1425, anno della sua morte. In effetti, le tracce documentarie su Francesco Bentaccordi sono poche (alcune menzioni in pochi registri notarili di Carpentras), perché egli non ha lasciato né lettere né un quaderno di contabilità. Ma nel suo libro, un po' come farebbe un mercante, ha riportato alcuni eventi della sua vita sotto forma di ricordanze: così si conoscono la sua origine fiorentina e il nome del padre, un certo Bartolo, alcune delle sue attività lavorative – fu portiere del cardinale Pietro Corsini, corriere del papa Benedetto XIII per pochi mesi –, si conoscono il suo matrimonio e il suo fallimento, nonché i suoi insuccessi economici, che lo conducono a finire la sua vita in un ospedale per poveri, a cui lascerà in eredità, come unico bene personale, questo *Memoriale* che l'istituzione caritativa sembra aver conservato a lungo, custodendo così la memoria di uno dei suoi membri. Ma a dispetto della scrittura delle ricordanze, il Fiorentino non ha voluto essere il protagonista principale del suo manoscritto e da questo punto di vista il *Memoriale* non appartiene propriamente al genere dei libri di ricordi e di famiglia. Non è per niente un *monumentum* alla memoria del suo autore e della sua famiglia.

Un autore, tra l'altro, che dimostra un percorso personale molto diverso da quelli generalmente studiati: non rappresenta un modello di mobilità sociale, un Fiorentino che sarebbe ben inserito nella rete dei Toscani e degli Italiani numerosi ad Avignone all'epoca, ma quasi, al contrario, illustra piuttosto una discesa nella scala dei ceti sociali: passa infatti dalla familiarità di un cardinale alla situazione di servo di una vedova. Le sue difficoltà economiche lo conducono, negli ultimi anni di vita, ad una soluzione estrema, la scelta dell'ospedale per i poveri come luogo di residenza. Se, da un lato, si può qualificare questo percorso personale una «vita minuscola», per fare eco al bel libro dello scrittore contemporaneo francese Pierre Michon, l'oggetto culturale prodotto da Francesco Bentaccordi appartiene alle forme delle “écritures ordinaires”, come le chiama l'antropologa Daniel Fabre in un libro curato nel 1993. Ed è su questo aspetto di “scritture ordinarie” che mi vorrei adesso soffermare.

2. Lo studio delle scritture comuni, redatte direttamente da professionisti o non professionisti dello scritto, oppure richieste agli *ipografeis*, questi “scrittori delegati” studiati da Armando Petrucci, che scrivono su domanda di chi non sa farlo, è divenuto non soltanto nel campo della storia, ma anche nell’ambito della sociologia e dell’antropologia una tematica di ricerca molto diffusa. Nella medievistica, ha permesso di sottolineare l’ampio ricorso fatto dai ceti minori allo scritto, soprattutto a partire dal Trecento, quando le fonti diventano più numerose, l’uso della carta più diffuso e il libro un oggetto più familiare. I primi lavori si sono concentrati proprio sui professionisti dello scritto, sui notai e i mercanti, le cui scritture sono oggi ben conosciute, sulle orme ad esempio dei lavori di Raul Mordenti. Più recentemente, sono anche stati studiati, quando sono stati ritrovati negli archivi, dei quaderni che sono appartenuti ad esempio ad alcune famiglie di coltivatori analfabeti. Spesso questi scritti, redatti da vicini, da notai, o ancora da persone di passaggio che sanno scrivere, hanno a che fare con le attività professionali e più in generale con gli interessi economici del proprietario. Nel nostro caso, siamo alle prese con una categoria doppiamente intermedia: a causa dello stato dello scrittore e del contenuto del manoscritto.

In effetti, se non è per così dire un professionista dello scritto, come un notaio o un mercante, Francesco Bentaccordi dimostra una certa cultura grafica, come sottolinea lo studio accurato dei diversi quaderni che compongono il libro: una gran parte del codice infatti è ben curata e l’autore attesta la sua padronanza della scrittura mercantesca, e forse anche una certa familiarità con una cultura calligrafica, come rivelano la “mise en page” di alcuni quaderni e i suoi disegni. Ma la registrazione non sembra sempre programmata, come si può osservare in altre parti del manoscritto da una scrittura più irregolare e meno curata. Se risulta difficile agli specialisti riprodurre con esattezza la storia della scrittura del *Memoriale*, cioè ricostituire le diverse tappe della registrazione scritta, tuttavia lo studio dimostra una lunga durata di vita del libro, un libro sempre attuale e utile per il suo autore: spesso, infatti, gli spazi rimasti bianchi su alcuni fogli non sembrano sottolineare tanto un cambiamento di argomento tra due blocchi di testi, quanto una possibilità di eventuali aggiunte successive. Ne risulta un libro sempre aperto per accogliere altri contenuti.

Da questo punto di vista, il *Memoriale* si rivela appartenere ad una categoria intermedia di libri d’uso: è una vera miscellanea, uno zibaldone che non è soltanto un libro pratico nel senso utilitaristico della parola – come lo sono i quaderni degli analfabeti che ho portato ad esempio –, ma un libro “misto”: la raccolta di testi che lo compongono appartiene infatti a delle sfere culturali ben diverse, che si possono dividere in due parti principali: un lato pratico (che viene

rappresentato dai testi di mercatura, dalle tavole numeriche, dalle preghiere o ancora dalle ricette) e un lato letterario e quasi “classico”. Questi due aspetti, che si ritrovano intrecciati in alcuni quaderni, pertengono a livelli culturali molto diversi: se hanno in comune la lingua volgare – le tracce del latino sono poco numerose e se non sbaglio presenti piuttosto in alcune ricette e preghiere –, i testi di metrologia, di mercatura o le ricette fanno tutti parte di una letteratura tecnica, pratica, senza nessuna dimensione speculativa, anche quando si tratta di medicina e di cura terapeutica. Siamo qui lontani dal mondo universitario. Ho parlato di “letteratura” per qualificare questo contenuto culturale, mentre è anche possibile che una parte dell’informazione raccolta da Francesco Bentaccordi sia di origine orale e non scritta, legata al mondo della bottega e dell’apprendistato. Tuttavia, qualunque sia l’origine dei saperi, tutti questi testi sono destinati ad un uso pratico, o almeno hanno una dimensione pratica. Dall’altro lato, il protagonista copia due delle corone della letteratura italiana, Dante e Petrarca, accanto ad un altro Fiorentino, Antonio Pucci. Per un uomo semicolto, di cultura mediocre, quest’aspetto mi sembra rilevante: per riprendere e estendere un’espressione usata da Simona Brambilla sulla scorta di un importante studio di Vittore Branca, il Bentaccordi “copia per passione” i testi di letteratura, e direi “copia per ragione” o per uso gli altri.

3. Per finire, vorrei approfondire un ultimo aspetto, forse meno direttamente indagato ma comunque più volte affiorato in diversi saggi che compongono il volume. Si tratta della questione alla quale rimane difficile rispondere, quella dell’uso e delle letture di questo libro, o per dirla in altro modo: copiare per quale ragione? Ma, per cominciare, vorrei tornare un attimo su una parola che ho utilizzato più volte per qualificare Francesco Bentaccordi: l’ho spesso chiamato autore del *Memoriale*. Ovviamente, un critico letterario potrebbe rimproverare questa maniera di definire quello che potrei chiamare semplicemente “copista” o “compilatore” come fa Jérôme Hayez. Ma secondo me non si tratta soltanto di questo. In effetti, nel comporre un tale libro, Bentaccordi opera come un vero scrittore: il codice è il risultato delle sue scelte, delle sue letture, del suo desiderio di copiare o no i suoi modelli, di evocare o no tale evento. La sistemazione generale è decisa da lui, ed è ovviamente non sempre facile da ricostituire per il lettore moderno. Ma così elabora un libro unico, difficilmente riconducibile ad una tradizione di genere codificata, se non quella degli zibaldoni, i cui modelli sono tuttavia molteplici e gli esempi numerosi e per tanti aspetti ancora da indagare.

Questa dimensione “autoriale” della scrittura del *Tesoro* si rinforza nell’ambito del ricettario, un po’ sparso per tutto il manoscritto, che raccoglie ricette caratte-

rizzate da contenuti e scopi molto diversi: alcune sono terapeutiche per umani e per animali, e più in generale di medicina con aspetti cosmetici; altre sono ricette metallurgiche, magiche, artistiche o ancora di tipo domestico o artigianale. Non è facile trovare in quest'inventario "alla Prévert", come si direbbe in francese, un ordine logico, un principio di coerenza generale. In generale, questa diversità tematica non mi sembra così diffusa nei libri manoscritti che accolgono delle ricette, più spesso, mi pare, collegate ad un argomento specifico, come quello terapeutico, ad esempio. Qui, al contrario, si copia senza nessuna differenza una ricetta di tipo farmaceutico contro le flatulenze accanto ad un'altra contro un tipo di febbre ma basata su formule e incantesimi, tra magia e devozione, nella speranza di scampare alla malattia. Dopo una ricetta per preparare una finestra "impannata", cioè coperta di panno, viene registrata una ricetta contro i denti guasti. In alcuni casi, queste associazioni potrebbero avere un'origine comune, cioè un modello dove si trovava già questo tipo di successione: in questi casi, le forme della scrittura e l'inchiostro dello stesso colore potrebbero suggerire una copia contemporanea; in altri casi, l'associazione sembra una scelta del compilatore che affianca, in diversi momenti, pezzi di origine e contenuti diversi. In sintesi, il ricettario del Bentaccordi sembra piuttosto una giustapposizione di formule che compongono una lista apparentemente aperta, una serie di "forme brevi" o, come le chiama Chiara Crisciani, un assortimento di "atomi di scrittura": sono autonomi in sé, ma anche destinati alla raccolta e all'accumulazione. Ed è così che si ricompone a partire da testi diversi, ma forse anche da esperienze personali vissute, un testo nuovo, un ricettario di tipo particolare, configurato secondo le curiosità, gli interessi o ancora i bisogni personali del suo autore.

Il *Tesoro* unifica così un insieme di saperi di origini diverse, di testi letterari e di preghiere per un unico lettore, lo scrittore. È un libro cumulativo, un "libro-biblioteca", come sono stati qualificati alcuni manoscritti tardo-antichi di miscellanee enciclopediche. Tuttavia, questo tipo di enciclopedia portatile sembra, a prima vista, difficile da utilizzare. Il *Memoriale* che raccoglie in un unico volume ciò che si vorrebbe ricordare non presenta un profilo di scrittura logico, un'organizzazione ovvia: l'assenza di indice, di titoli sistematici per i diversi pezzi, la presenza del tutto irregolare di linee orizzontali per dividere blocchi di testi diversi, o ancora i pochi segni per individuare con disegni a margine alcuni passi singolari non aiutano l'orientarsi tra i contenuti, e soprattutto nelle parti più tecniche del manoscritto. Quindi ci si può chiedere se esso fu soprattutto per il suo proprietario un tesoro come lo erano per i monasteri i cartulari, memoria dell'istituzione più che archivio della loro documentazione, un libro *pro-memoria* che serviva a memorizzare mentre si scriveva e a tesaurizzare dei saperi difficili da

rintracciare? Oppure, per alcune parti, un libro per l'uso e per la lettura? I segni di lettura sono pochi, come l'immagine di una *manicula* di fianco ad un consiglio sui metalli preziosi. Tuttavia, sicuramente, in entrambi i casi la risposta è sì, anche perché il codice non sembra derivare da un'impresa pianificata: libro di una vita, il *Memoriale* accompagna le letture, le vicende, le esperienze personali del suo compilatore, le consegna e ne restituisce la memoria e il contenuto al suo unico lettore, riflettendo un rapporto sempre vivace tra i due protagonisti.

Ed è questo rapporto vivace che il volume, con la sua edizione critica, restituisce attraverso un metodo complessivo che ci conduce dall'archeologia del libro fino all'autopsia del suo autore/compilatore: un povero ricco di un'ampia cultura.

Marilyn Nicoud

University of Avignon and the Vaucluse

Péter Sárközy: *Andata e ritorno*. Budapest: Nap Kiadó, 2015, 315 pp.

Il libro di Péter Sárközy intitolato *Andata e ritorno* è una lettura molto interessante. Apparentemente è una semplice raccolta dei suoi articoli giornalistici che trattano dei rapporti italo-ungheresi, ma il libro contiene ovviamente molto di più.

Péter Sárközy è entrato in rapporto con l'Italia e la cultura italiana molto presto, come un "maniaco" dell'italianistica, avendo studiato all'ELTE italianistica e lingua e cultura ungherese. Dopo è diventato insegnante d'italiano in uno dei licei più prestigiosi di Budapest, il Liceo Eötvös. Poi è ritornato all'ELTE, ma questa volta come docente, durante gli anni Settanta. Nel 1979 ha ulteriormente "alzato il livello", perché ha cominciato a insegnare presso la cattedra di Lingua e letteratura ungherese all'università La Sapienza di Roma, di cui ha poi preso la guida l'anno successivo.

Da Roma poteva osservare i rapporti italo-ungheresi (fossero culturali, politici, economici o di qualsiasi altro tipo) da un punto di vista molto particolare, e anche il modo in cui gli stranieri come tali (italiani e non solo) pensano gli ungheresi. Questi due sono i temi più importanti del libro, che raccoglie la pubblicista scritta tra il 1990 e il 2015. Oltre ai temi già ricordati c'è posto anche per un po' di attualità e di politica contemporanea: questo intendevo quando ho scritto sopra che il libro è molto più che una semplice raccolta di articoli sui rapporti italo-ungheresi.

Scendendo nel dettaglio, nel primo capitolo (*Az utókor majd ítélkezik*) tocca principalmente tre temi: la sua amicizia con József Antall (il primo premier d'Ungheria eletto dopo la dittatura socialista); il cambio di regime del 1989 (qui troviamo riflessioni molto personali e uno sguardo sulla ricezione italiana di questo avvenimento); altre notizie sulla politica contemporanea ungherese. Da questi articoli si vede chiaramente che Sárközy ritiene Antall (di cui era stato collega quando insegnava al liceo Eötvös) un politico di primo rango, che ebbe meriti fondamentali nell'impedire che dopo 1989 il paese non cadesse nell'anarchia come la Jugoslavia, e pian piano trovasse la sua stabilità. Si nota in queste pagine la forte simpatia con le ideologie della destra, o forse è meglio dire con le ideologie cristiano-conservatrici. Sia negli articoli in cui parla di Antall, sia in quelli in cui il tema è il cambiamento politico dell'89. A mio parere il lettore deve leggere questo paragrafo quasi come fosse "a parte", poiché non ha molti punti di connessione con i rapporti italo-ungheresi, riguardo bensì il tema della risonanza avuta dal cambio di sistema politico, ed è tuttavia molto interessante.

Nella seconda parte (*„Harc” a Római Magyar Akadémiáért*) sono due i temi centrali: il più importante è forse l'Accademia d'Ungheria di Roma: la sua storia, l'utilizzo e la funzione di quest'istituto, in cui si sfiorano però anche altri temi che riguardano l'istituzione. Forse questo è il punto di connessione più concreto tra Ungheria e Italia. In queste pagine sappiamo che l'A. ha visitato l'Accademia per la prima volta nell'epoca socialista come giovane studioso. Già da questo primo "incontro" si rese conto che l'Accademia veniva usata quasi esclusivamente come un dormitorio o al massimo come un'ambasciata culturale, mentre la sua funzione avrebbe dovuto essere quella di un centro scientifico e artistico. Dice questo esplicitamente negli articoli seguenti e sottolinea anche che c'erano molti funzionari in quest'istituto che appartenevano all'"antico regime", persone che hanno salvato e trasportato qui tutto il loro potere. Intorno alle questioni sulla direzione dell'istituto ricorda un'anomalia enorme, ovvero quando l'Accademia ha avuto due direttori contemporaneamente. Tale situazione è durata 15 anni (1995-2010) e funzionava come un'epoca di transizione tra i funzionari politici e i direttori culturali davvero adeguati a questo lavoro. L'A. "rimpiange" la storia gloriosa dell'Accademia, quando l'istituto funzionava come avrebbe dovuto funzionare.

Il terzo capitolo parla dei ricordi e dei monumenti ungheresi in Italia. Come per esempio di Santo Stefano Rotondo, chiesa di cui fu titolare il cardinale József Mindszenty. Questa chiesa ha un ruolo importantissimo nella storia ungherese, perché dal 1455 grazie al papa divenne proprietà ungherese. Sárközy si sofferma sulle vicende molto dolorose di questa chiesa bellissima e molto antica, le cui origini risalgono al V secolo. L'edificio ha vissuto decenni, anzi secoli molto tormentati

e l'autore del libro constata tristemente che il suo stato pian piano è peggiorato e nessuno aveva la volontà di prestarvi attenzione. Stessa situazione si riscontra nel caso di una tomba conservata nella chiesa, quella di János Lászai, prete penitenziere della chiesa nel XV secolo. Forse questa tomba ha avuto una sorte ancora più ardua, visto che durante un tentativo di ricostruzione della chiesa (che non è stato mai finito purtroppo) è stata spostata dal punto in cui originalmente era stata concepita. Ciò che maggiormente preoccupa l'A. è lo stato dell'edificio e il fatto che non vi sia alcuna traccia che indichi che "questa è una chiesa dove ci sono dei ricordi ungheresi", nonché il continuo spostamento della tomba di Lászai. La tomba stessa in sé è molto importante per l'identità ungherese, poiché sulla tomba si trova un epitaffio in latino che recita: "Roma è la nostra patria comune". Nel leggere questo paragrafo lasciamo Roma per un breve momento. Qui infatti Sárközy analizza la storia del Collegio Ungaro-Ilirico di Bologna, attivo tra il 1553 e il 1764, il quale dava opportunità a studenti croati ed ungheresi di studiare all'università di Bologna. Sárközy e altri studiosi hanno tentato di 'far risuscitare' questo collegio, ma il tentativo non ebbe molto successo, in quanto il collegio è potuto esistere solo per un brevissimo periodo, anche con l'aiuto di George Soros e della sua fondazione. Parlare di Bologna significa ovviamente dedicare anche un discorso alla sua università, che ebbe un ruolo importantissimo nella cultura ungherese e nei diversi tentativi di fondare le prime università in Ungheria.

Il capitolo dedicato alla letteratura e alla cultura ungheresi in Italia è forse quello più importante del libro. Si sente già dall'inizio, dalle prime righe che Sárközy per primo è un esperto nella letteratura ungherese e italiana, e conosce benissimo i rapporti dei due paesi in questo campo. Presenta molti dei personaggi che secondo lui furono, sono e saranno importantissimi nell'approfondimento dei rapporti italo-ungheresi nella letteratura: insegnanti (delle varie facoltà delle varie università in cui si insegna lingua letteratura e cultura ungherese) e traduttori. Tra più importanti secondo l'autore sono Giampiero Cavaglia, Marinella d'Alessandro, Armando Nuzzo, Umberto Albini e Roberto Ruspani. Ognuno di loro ha tradotto poeti e scrittori ungheresi importantissimi, come Gyula Krúdy, Margit Kaffka, István Örkény o, per parlare dell'epoca del Rinascimento, Bálint Balassi. Questa tendenza per fortuna è presente anche in Ungheria e dagli anni Ottanta-Novanta c'è stata una rivoluzione nei metodi e nelle scelte della traduzione della letteratura italiana. Per molto tempo si potevano leggere in ungherese solo le cosiddette Tre Corone, Dante, Petrarca e Boccaccio, ma durante questo periodo sono stati tradotti anche Moravia, Buzzati e Calvino. I traduttori hanno scoperto anche epoche più moderne, e così hanno tradotto *Il nome della rosa* di Umberto Eco (grazie al successo dell'adattamento cinematografica) e le poesie friulane di

Pier Paolo Pasolini, che a lungo era conosciuto soltanto come un regista di cinema e una figura del gossip. Sárközy dice anche che se la letteratura ungherese è davvero presente in Italia, la maggioranza delle opere circola in una cerchia ristretta, soprattutto nelle facoltà di ungherese delle università. Gli scrittori veramente conosciuti in Italia sono Sándor Márai, Imre Kertész, Ferenc Molnár, Péter Esterházy e Magda Szabó. Oltre alle traduzioni concrete di opere letterarie menziona altri elementi interessanti di collegamento tra Italia e Ungheria, come la poetessa emigrata Edith Bruck (che ha tradotto una gran parte dell'opera di Attila József) oppure Tommaso Kemeny che ha scritto un poema epico basato sulle favole raccontategli dai suoi bisnonni ungheresi in Italia – l'opera si chiama *Transilvania Liberata*. Tocca anche temi non strettamente legati alla letteratura, quali la “Triznya-kocsma”, un'osteria che è stato un punto di incontro per l'élite della letteratura e della cultura ungherese a Roma, o il *Diario Ordinario d'Ungheria* che è stato un giornale che originalmente conteneva articoli che riguardavano le guerre in Ungheria del Settecento e che poi è diventato un giornale del ceto intellettuale in Italia.

L'ultimo è un paragrafo molto più leggero nel senso che Péter Sárközy è il soggetto stesso degli articoli. Qui tratta dell'abitudine degli ungheresi, della tendenza a essere “italomani”, e di ricordi molto personali, dove trova spazio persino un paragone tra il lago Balaton e il mare in Italia; infine un articolo retrospettivo in cui ci racconta la sua vita piena di connessioni con l'Italia. E da tutto questo si percepisce felicità e gratitudine. Anche durante l'epoca socialista, quando la sua vita in Italia non è stata facile, e anche se ha dovuto viaggiare sempre tra Italia e Ungheria. Andata e ritorno.

Ákos Varga

Pázmány Péter Catholic University, Piliscsaba

Gianni Oliva: *Gli ultimi giorni della monarchia, Giugno 1946: Quando l'Italia si scopri repubblicana*. Milano: Mondadori, 2016, 216 pp.

La monografia *Gli ultimi giorni della Monarchia* con il sottotitolo *Giugno 1946: quando l'Italia si scopri repubblicana* uscita nel 2016 è l'opera dello storico e preside di scuola torinese, Gianni Oliva in cui esamina il referendum istituzionale ed i suoi antefatti, ma anche i protagonisti di quell'epoca.

La caratteristica da notare è la struttura diversa del libro rispetto alla maggior parte delle monografie storiche. Oliva non segue l'ordine cronologico capitolo per

capitolo, ma in ciascuno di essi costruisce un'unità più o meno autonoma. Nell'Introduzione troviamo la descrizione generale del referendum, dello scandalo a Napoli, segue una parte dedicata alla vita e alla personalità di Vittorio Emanuele III e la descrizione della campagna elettorale. C'è poi un capitolo dedicato a Umberto II, uno al giorno del referendum e infine uno sulla fuga del re detronizzato.

Tale articolazione è indubbiamente uno dei valori principali di questo libro, per più motivi. Da un lato, grazie ad essa il volume risulta ben utilizzabile nell'insegnamento al liceo (ma a volte anche all'università), facendo elaborare un capitolo da ciascun alunno in forma di presentazione. D'altro canto invece ogni singolo capitolo è comprensibile anche senza la lettura dell'intero libro, che può essere utile se il nostro interesse si concentra su un tema più specifico. Poi, penso che questa struttura aiuti anche la memorizzazione e l'apprendimento più profondo per la ripetizione dei fatti. Infine ci sviluppa anche il nostro modo di pensare, perché spesso tratta gli stessi eventi in più capitoli, ma da altri punti di vista.

Nello stile di Oliva si sente la vasta esperienza pedagogica. Il testo – nonostante la precisione nell'uso della terminologia – è facilmente comprensibile e coinvolge il lettore, anche per la sua eventuale drammaticità nella descrizione della biografia di certi personaggi storici.

Credo che uno storico non possa essere mai assolutamente oggettivo, soprattutto uno studioso dei tempi vicini a noi e che influenzano direttamente la nostra epoca. Tutti hanno una certa educazione, un'opinione politica e religiosa, delle simpatie e antipatie, un'esperienza del mondo, ecc. e non si può fare a meno di questi elementi: dobbiamo però provare a tenere un poco di distanza da questi fattori. Oliva rappresenta la massima varietà dei punti di vista possibili e benché non tenga segreto il parere dell'autore (per esempio sulla questione della responsabilità di Vittorio Emanuele III e di Umberto II), fa pensare anche il lettore.

Nel libro inoltre tutti trovano qualcosa "da portare a casa". Per un esperto della storia della politica ci sono molte piccole informazioni sul referendum e sul cambiamento della forma costituzionale. Chi è interessato alla società può chiedersi: come nasce un voto? come reagisce la massa nel caso dei cambiamenti politici? A chi piace leggere dei personaggi che hanno vita speciale, con questa monografia ne offrirà diversi. E così via.

Ma a chi consiglieri di leggere questo libro in Ungheria, visto che nonostante parli di un'epoca recente, non c'entra nulla con la vita degli ungheresi? Può essere interessante ed utile per un pubblico anche più ampio, oltre lo strettissimo cerchio degli italianisti e degli specialisti della storia europea del Novecento? L'Italia monarchica è diventata repubblicana, sì, ma quest'unico fatto non ha cambiato nulla nei rapporti con l'Ungheria.

Proprio per questo credo che si debba far leggere *Gli ultimi giorni della monarchia* agli intellettuali e ai giovani ungheresi. Perché tratta il Novecento, ma di un'altro Novecento, che noi o i nostri antenati non avevano vissuto. Non si può parlare ancora senza emozioni ardenti e polemiche aspre degli eventi fondamentali e dei personaggi chiave, ma poiché noi non siamo vincitori o vittime degli eventi italiani, possiamo parlarne con serenità. E attraverso gli eventi e lo sfondo degli eventi italiani – grazie a questa lontananza – possiamo conoscere e capire tutta la prima metà del Novecento.

Perché Gianni Oliva nel suo libro ci rappresenta non solo il referendum e le sue circostanze, ma dà un quadro intero del primo Novecento pieno di tragicità e di drammaticità, di modernità e della sopravvivenza forte delle tradizioni e delle convenzioni, del ragionamento freddo e delle emozioni enormi e a volte anche molto esagerate. Il secolo in cui la folla è ormai un fattore: inevitabile con le sue virtù e con i suoi difetti; sia come controllo dei politici, sia come un tumulto a volte esagerante e troppo emozionante. Ci presenta anche alcune caratteristiche tipiche del Novecento: il re chiuso e conservativo rimasto nell'Ottocento; il principe inetto nella data situazione, popolare per il suo fascino, ma che infine viene punito anche per la colpa del padre; il dittatore, il politico novecentesco; la principessa bella, attiva e infelice; e il popolo. Il popolo che è la vittima assoluta delle guerre, che vuole ricominciare la vita, e che è pienissimo di sentimenti e di sensazioni, forse a un livello incoscio, e che in questo stato prende le decisioni sulle questioni politiche e su sé stesso e così causa spesso involontariamente un'altra tragedia.

A volte leggendo il libro di Oliva uno sente quasi di avere davanti la trama di un romanzo. Lo è o non lo è? Potremmo chiamare quest'opera una monografia romanzata: un libro drammatico (per la drammaticità della vita dei personaggi in questione e per l'intensità degli eventi dell'epoca) in stile ben comprensibile ma con l'esigenza scientifica altissima e con la precisione storica assoluta. La risposta tocca agli studiosi, si può comunque proporre quest'opera alla lettura per tutti quelli che vogliono capire la nostra epoca e soprattutto la nascita dell'Italia moderna.

Dorottya Anna Kriston

Pázmány Péter Catholic University, Piliscsaba

Luca Carlo Rossi: *Studi su Benvenuto da Imola (Traditio et renovatio 9)*. Firenze: SISMEL – Edizioni del Galluzzo, 2016. VII + 337 pp., 7 tavv.*

L'importante volume di Luca Carlo Rossi raccoglie sei articoli dedicati a Benvenuto da Imola, di cui i primi cinque erano già stati pubblicati in riviste, atti di convegno e volumi miscellanei tra il 1991 e il 2014, ma l'autore li ha rivisti e aggiornati per la presente edizione; mentre l'ultimo vede la luce per la prima volta. Negli studi si esamina l'attività esegetica di Benvenuto – non a caso è il termine “auctorista” ad aprire e chiudere il volume (pp. 3 e 279) –, con speciale riguardo ai suoi commenti a Lucano, Valerio Massimo e Dante, ma si offrono informazioni utili anche sulle sue chiose a Virgilio e al *Bucolicum carmen* petrarchesco, nonché sulle sue opere storiografiche, il *Romuleon* e il *Liber Augustalis*.

Il primo contributo (pp. 3–50), “Benvenuto da Imola lettore di Lucano” (apparso originariamente negli atti di convegno *Benvenuto da Imola lettore degli antichi e dei moderni*, a cura di Pantaleo Palmieri, Carlo Paolazzi, Ravenna, Longo, 1991, pp. 165–203) prende spunto dall'esame del manoscritto acefalo 653 della Biblioteca Universitaria di Padova di cui, dopo un intervento del 1902 di Vincenzo Ussani, si pensava che contenesse in forma incompleta due diverse redazioni dell'esegesi del maestro imolese alla *Pharsalia* di Lucano: le *expositiones* del 1386 (ff. 3r–116v = Pd1 per Rossi) e le *recollectae* ferraresi del 1378 (ff. 117r–184v = Pd2). Rossi, confrontando queste due versioni con il manoscritto II 192 della Biblioteca Comunale Ariostea di Ferrara (= F) che secondo il suo *explicit* tramanderebbe appunto le *expositiones* benvenutiane del 1386, con argomenti ben ragionati giunge alla conclusione che le presunte *expositiones* di Benvenuto in Pd1 sono in realtà il commento a Lucano del maestro Goro d'Arezzo, mentre Pd2 e F riportano le *recollectae* vergate da due diversi ascoltatori del corso lucaneo di Benvenuto tenuto a Ferrara nel 1377–1378. Dopo queste fondamentali precisazioni filologiche lo studioso analizza la fisionomia delle *recollectae*, offre una tavola essenziale delle fonti ed esamina le presenze delle *auctoritates* moderne – Dante, Petrarca e Boccaccio – nel commento. In appendice si pubblicano l'*accessus* a Lucano e il commento fino a *Phars.* I, 1 secondo il testo tramandato dal manoscritto F, con abbondanti note filologiche ed esplicative.

Il secondo saggio (pp. 51–124), “«Beneventus de Ymola super Valerio Maximo». Ricerca sull'«Expositio»” (pubblicato per la prima volta in *Aevum*, LXXVI,

* La recensione è stata scritta con il supporto del Gruppo di ricerca “Antichità e Rinascimento: fonti e ricezione” dell'Università degli Studi di Szeged costituito dall'Accademia Ungherese delle Scienze (TK2016-126).

2002, pp. 369–423), è dedicato all'unico commento di Benvenuto a un testo narrativo, i *Facta et dicta memorabilia* di Valerio Massimo. Rossi introduce la sua analisi rivalutando un luogo comune secondo il quale nel Medioevo il libro dello storiografo romano fosse l'opera più importante e popolare subito dopo la Bibbia, e osserva che la vera fioritura dei *Facta et dicta memorabilia*, testimoniata da un numero elevato di manoscritti, nonché da volgarizzamenti e commenti in precedenza inesistenti, iniziò soltanto nel Trecento. Quanto a Benvenuto, è sicuro che egli tenne un corso su Valerio Massimo a Bologna, in un momento imprecisato tra il 1369 e il 1375, e non possiamo escludere altre repliche di tali *lecturae*. Le testimonianze di questa attività didattica di Benvenuto sono le *re-collectae* delle sue lezioni, delle quali Rossi elenca dodici manoscritti e, in base a differenze formali, distingue due tipologie: a quella maggioritaria, chiamata "A", la minoritaria "B" sembra aggiungere precisazioni e ulteriori citazioni, ma non necessariamente riconducibili a un rimaneggiamento da parte di Benvenuto. Tale lavoro di revisione è invece riscontrabile nelle sue *expositiones* databili tra il 1380/81 e il 1385 e tramandate da altri dodici manoscritti. Rossi accomuna questa redazione definitiva al *Libellus Augustalis* e al commento dantesco, in quanto tutti e tre sono dedicati a Niccolò II d'Este e, anche se in misura diversa, sono riconducibili alla storia su cui si appunta l'interesse del vecchio Benvenuto. Alla descrizione dei testimoni seguono un breve accenno alla fortuna del commento e una distesa presentazione delle *expositiones*, fornendo informazioni, con ampia casistica, sulla struttura e sullo stile dell'opera, sulle fonti utilizzate e sulla valutazione benvenutiana dei commentatori precedenti. In appendice si pubblicano la dedica a Niccolò d'Este, l'*accessus* a Valerio Massimo e il commento alla *praefatio* del primo libro, secondo il testo tramandato dai manoscritti Berkeley, Bancroft Library, UCB 145; Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Strozzi 59 e Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, Lat. Z. 380.

Il terzo articolo (pp. 125–147), "Tre prefazioni di Benvenuto da Imola e Niccolò II d'Este" (apparso originariamente negli atti di convegno *Il Principe e la storia*, a cura di Tina Matarrese, Cristina Montagnani, Novara, Interlinea, 2005, pp. 201–221), dopo una breve ricapitolazione dei dati sui primi anni di Benvenuto a Ferrara e sulla politica italiana di Niccolò II d'Este, fornisce una storia possibile dei rapporti del maestro con il marchese, basandosi, come avverte cautamente Rossi, "su una serie di indizi e di congetture ragionevoli, [...] ma pur sempre sprovvisti di riscontri certi" (p. 127). La cautela si deve al fatto che questo periodo della vita di Benvenuto è carente di verifiche documentarie, pertanto sono pochissimi i dati riguardo al suo rapporto con Niccolò d'Este che non risalgano alle prefazioni delle sue ultime tre opere dedicate appunto al signore negli anni 1380:

la redazione definitiva dell'esegesi dell'*Inferno* dantesco, il commento a Valerio Massimo e il *Libellus Augustalis*. Con un'interessante ed efficace analisi Rossi presenta i tratti comuni e le caratteristiche proprie delle tre prefazioni tramite le quali Benvenuto intendeva associare la propria fama di letterato al nome illustre della famiglia Estense. Poi viene dimostrato che il presunto commento a Valerio Massimo di Giovanni Conversini dipende da quello di Benvenuto che a sua volta diventò il fondatore della fama di Niccolò II d'Este come principe generoso, una fama solo parzialmente corrispondente ai fatti storici. In appendice si pubblicano le tre prefazioni, quella all'esegesi dantesca in base all'edizione Lacaita, quella al commento a Valerio Massimo secondo il testo stabilito da Rossi per il saggio precedente, quella al *Libellus Augustalis* ripresa dal secondo volume degli opera omnia latina di Petrarca uscito a Venezia nel 1501. (In quest'ultimo caso il mancato ricorso ai manoscritti è comprensibile data la scarsità di studi preliminari sulla tradizione del *Libellus*.)

Il quarto contributo (pp. 149–202), “Dittico per Benvenuto da Imola tra Petrarca e Salutati” (pubblicato per la prima volta in *Meminisse iuvat. Studi in memoria di Violetta de Angelis*, a cura di Filippo Bognini, Pisa, Edizioni ETS, 2012, pp. 611–646), si divide in due grandi unità tematiche. La prima, dedicata al rapporto di Benvenuto con Petrarca, inizia con una breve presentazione dello status quaestionis, rivalutando anche l'etichetta di “amico di Petrarca” che era spesso assegnata a Benvenuto grazie a una lettura superficiale dell'epistola *Seniles*, XV 11 indirizzata dal poeta al maestro imolese. Poi si passa all'esame del più rilevante contributo di Benvenuto alla fortuna delle opere di Petrarca, il suo corso sul *Bucolicum carmen* tenuto a Ferrara alla fine degli anni 1370. Rossi analizza le *recollectae* di questa *lectura* consistente per lo più di una parafrasi continua delle singole egloghe, ne confronta l'*accessus* – pubblicato qui per la prima volta in forma integrale – con quello coevo alle *Bucoliche* virgiliane, svelandone i tratti comuni e le differenze, delle quali la più importante è, secondo Rossi, che mentre per Virgilio Benvenuto poteva attingere a un'esegesi secolare, nel caso delle egloghe petrarchesche, essendo tra i primissimi commentatori dell'opera, si trovava in un terreno vergine. Nelle pagine seguenti lo studioso esamina le presenze petrarchesche nel commento a Dante, dimostrando che Benvenuto aveva una solida conoscenza delle opere latine del poeta, ma mostrava un quasi totale disinteresse per la sua produzione volgare. Nella seconda parte del contributo Rossi offre un'interessante ricostruzione dell'epistolario virtuale di Benvenuto, una ricostruzione che può basarsi soltanto alle lettere dei suoi corrispondenti, Petrarca e Coluccio Salutati, scritte in risposta a quelle, oggi perdute o ancora non identificate, del maestro imolese. Tra i nuovi risultati di questa sezione del contributo spicca l'edizione di

un'epistola di Salutati indirizzata a Donato Albanzani – riportata nel testo fornito a Rossi da Marco Petoletti, ma avendo accolto le proposte alternative di Silvia Rizzo –, che getta nuova luce sul rapporto di Benvenuto e Albanzani, tra i quali sorse una contesa verso il 1387. Al saggio seguono tre appendici: la prima offre una tabella riassuntiva delle presenze petrarchesche nei commenti di Benvenuto; la seconda riproduce, con opportuni rimaneggiamenti, la sezione benvenutiana di un precedente saggio di Rossi, intitolato “Presenze di Petrarca in commenti danteschi fra Tre e Quattrocento” (*Aevum*, LXX, 1996, pp. 441–476); nella terza si pubblica la redazione originale della *Seniles*, XV 11, secondo il testo tramandato dal manoscritto Pal. 79 della Biblioteca Palatina di Parma.

Nel quinto articolo (pp. 203–270), “Il Boccaccio di Benvenuto da Imola” (apparso originariamente in *Dentro l'officina di Giovanni Boccaccio. Studi sugli autografi in volgare e su Boccaccio dantista*, a cura di Sandro Bertelli, Davide Cappi, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2014, pp. 187–244), Rossi indaga i rapporti di Benvenuto con Boccaccio le cui pubbliche letture fiorentine lo incitarono a iniziare i propri corsi danteschi. Lo studioso suppone un rapporto relativamente stretto, professionale e affettivo, tra i due letterati, Benvenuto chiamava infatti il Certaldese il suo “*venerabilis praeceptor*”, e non solo per ragioni retoriche, e lo collocava al secondo posto, sotto Dante e sopra Petrarca, nella gerarchia ideale degli *auctores* moderni. Rossi identifica quaranta luoghi del *Comentum* con presenze boccaccesche delle quali esamina le più rilevanti, ossia alcune riprese dal *Decameron*, dalle prime due redazioni del *Trattatello in laude di Dante*, dal *De montibus* e dal *De casibus virorum illustrium*. Inoltre, Rossi suppone che le traduzioni omeriche di Leonzio Pilato giungessero a Benvenuto con la mediazione di Boccaccio il quale ebbe una copia domestica del testo greco con la versione latina e i commenti di Leonzio. Poi si esplorano le conoscenze in comune fra Boccaccio e Benvenuto, con osservazioni sui rapporti di quest'ultimo con Petrarca, Pietro da Moglio, Donato Albanzani, Giovanni Corversini, Coluccio Salutati e Tedaldo della Casa. Nelle ultime pagine del saggio Rossi esprime i suoi dubbi riguardo alla presunta autografia di Benvenuto nelle glosse vergate alla *Commedia* nel manoscritto 1035 della Biblioteca Riccardiana di Firenze, autografo di Boccaccio, nell'Apuleio Vat. Lat. 3384 della Biblioteca Apostolica Vaticana e nella scrittura del copista collaboratore di Tedaldo della Casa nell'allestimento della *Genealogia* di Boccaccio Plut. 26 sin. 7 della Biblioteca Medicea Laurenziana di Firenze. In appendice si pubblicano le presenze boccaccesche rintracciate nel *Comentum*.

Nell'ultimo saggio (pp. 271–279), “Benvenuto da Imola nel futuro”, si propongono alcune piste di ricerca da percorrere in futuro, tra delle quali è collocata

al primo posto l'indispensabile edizione critica delle diverse redazioni del commento dantesco, le *recollectae* di Bologna e di Ferrara e la versione definitiva. (Va notato che poco dopo la pubblicazione del volume qui presentato è uscita l'edizione critica delle *recollectae* bolognesi curata da Paolo Pasquino per Angelo Longo Editore di Ravenna.) La disponibilità di testi affidabili renderà possibile l'esame dell'evoluzione dell'esegesi dantesca, inoltre, estendendo il lavoro editoriale agli altri commenti e alle opere storiografiche, si potranno effettuare indagini più esaurienti sulle scelte linguistiche e retoriche di Benvenuto, nonché sul repertorio delle sue fonti, sugli incroci con altri commenti ai classici e sulla fortuna delle sue opere.

Il volume è ben strutturato, i rinvii interni fra i contributi aiutano il lettore a orientarsi (ho riscontrato un unico caso, a p. 168 n. 53, dove manca il rinvio interno), gli errori tipografici non sono numerosi e generalmente non ostacolano la comprensione del testo. Mi limito a segnalare pochissimi casi: nell'edizione del commento lucaneo, in par. 18 (p. 49) "commuter" andrebbe corretto in "comuniter", e si riceverebbe forse una frase più scorrevole con una lieve modifica nell'interpunzione: "Primo cogor extirpare unum errorem comunem, quia inter ceteros de quibus maxime indignor est ille error quod comuniter omnes comentatores dicunt, quod Lucanus non inceptit hic, imo ibi *Quis furor*". A p. 176 una svista nell'ultima riga – "presentarla" invece di "presentaria" – rende un po' più difficile l'interpretazione dell'epistola di per sé complicata di Salutati. A p. 182, n° 40 della tabella mancano la classificazione (P+) e il luogo (*Purg.*) della presenza petrarchesca. A p. 86 n. 81 il riferimento corretto all'epistola indirizzata da Petrarca a Luca da Penne sarebbe *Sen.* 16, 1 invece di "*Sen.* 15, 1", allo stesso modo a p. 184 n. 2 si trova un rinvio erroneo all'edizione Lacaita ("V, p. 36" invece di V, p. 396). Ho segnalato queste sviste solo per far vedere quanto sono minime. Vorrei infine menzionare che alla fonte irreperta del par. 12 dell'*accessus* a Valerio Massimo – "Est enim doctrina moralis tradenda facilliter teste Philosopho, scilicet rationibus persuasivis non demonstrativis, quoniam opus morale suscepimus non ut sciamus sed ut boni fiamus" (p. 115, cfr. anche *ad loc.*) – mi pare molto vicina una frase del primo capitolo del primo libro del *De regimine principum* di Egidio Romano (Aegidii Columnae Romani *De Regimine Principum. Lib. III*, per Fr. Hieronymum Samaritanum [...] recogniti et [...] editi, Romae, apud Bartholomaeum Zannettum, 1607, c. 3): "Nam (ut scribitur 2. Ethic.) opus morale suscipimus non contemplationis gratia, neque ut sciamus, sed ut boni fiamus", a sua volta riconducibile ad Arist., *Eth. Nic.*, II 2, 1103b 27–29.

Tutto sommato, i contributi di Luca Carlo Rossi, essendo i frutti di un lavoro condotto con metodo e rigore filologico sono di grande valore per tutti quelli

che si interessano dell'opera di Benvenuto da Imola e della cultura italiana del Trecento. Sono sicuro che il volume diventerà presto un punto di riferimento obbligatorio negli studi benvenutiani.

Péter Ertl

MTA–SZTE Antiquity and Renaissance:
Sources and Reception Research Group

Michele Colombo: *Passione Trivulziana. Armonia evangelica volgarizzata in milanese antico. Edizione critica e commentata, analisi linguistica e glossario (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 406)*. Berlin & Boston: Walter de Gruyter, 2016, 292 pp.

Nel periodo in cui viene vergato il testo della *Passione Trivulziana* i volgari della penisola italiana offrono una vasta varietà da cui alcune oggi si distinguono solo grazie alla ricchezza delle testimonianze scritte. Il milanese antico, tramandato da autori di rilievo come Bonvesin dra Riva, Ugucione da Lodi, Pietro da Bascapé ed altri, forma un'unità abbastanza circoscritta che si ritrova anche in opere anonime, come per esempio il codice 1993 della Biblioteca Trivuziana, oggetto dello studio esemplare di Michele Colombo.

L'autore, proseguendo la grande tradizione della migliore filologia italiana, pur concentrando il grosso del suo minuzioso lavoro sull'analisi storico linguistica, percorre tutte le tappe necessarie per chiarire il contesto storico-culturale dell'armonia evangelica volgarizzata. Prima ci informa sul codice come oggetto ed i dati da esso materialmente ricavabili, poi contestualizza il testo (inserendolo nella tradizione testuale del Diatessaron e le varie tradizioni testuali delle *Meditationes vitae Christi*, dove fa riferimenti ai lavori dell'italianista ungherese Dávid Falvay): un esame meticoloso delle fonti con cui riesce ad inquadrare la ragione della nascita dell'opera ed anche il perché della lingua usata in questa circostanza. Anche se le figure, il luogo e la data legati alla nascita del testo non potranno essere mai identificati con totale certezza, il grado di sicurezza che Colombo offre è sufficiente per accedere allo stesso testo critico.

Al secondo capitolo del volume lo sguardo si estende a tutto il "genere" interessantissimo delle armonie evangeliche, con spiegazioni di alcune specificità del testo, come l'uso parallelo dei quattro Vangeli e l'inserimento delle glosse teologiche e culturali. In questa parte dell'opera Colombo affronta la questione della realizzazione orale dell'opera e il suo probabile uso paraliturgico.

I criteri di edizione, croce e delizia dei filologi, devono trovare sempre una giusta via di mezzo tra la fedeltà al documento manoscritto e la leggibilità dell'edizione. Certe scelte vengono motivate sempre da presupposti di tipo teorico che poi, in sede di analisi linguistica ritroviamo come risultati. Michele Colombo però riesce a motivare le sue scelte di unione e separazione, accentuazione, integrazione e di altri interventi interpretativi con parole caute disarmanti.

Il testo così presentato risulta leggibile (a volte si può ricorrere al glossario, anch'esso cautamente costruito senza troppi rimandi etimologici, sempre incerti) e oltremodo gratificante. La ricostruzione dell'insieme dell'opera si presenta riuscita fin nei minimi particolari dove nulla pare essere sfuggito all'autore-editore. Il tempo dedicato a questa edizione non è corso in vano: la ricostruzione di un testo così complicato reso leggibile non può essere che frutto di tante decisioni minime nella realizzazione anche tipografica. I precedenti capitoli (e, non meno, quello conclusivo analitico) espongono i dubbi e le soluzioni proposte, senza nascondere nulla al lettore, e qui ci troviamo di fronte al punto di convergenza delle fatiche: la *Passione Trivulziana* in veste unitaria.

L'ultima grande unità, l'analisi linguistica storico-descrittiva, prende le mosse sempre dalla grande tradizione italiana. Certamente, la parte fonetica-fonologica è da intendersi basata sulla supposizione di una grafia conseguente e un'ipotesi di pronuncia, mai dimostrabile per una varietà cronologicamente lontana. Le tavole morfologiche appaiono ormai un po' meno integrali: per forza di cose (mancanza di forme di verbi che non compaiono nel *corpus*). Per gli appunti sintattici l'autore opta per una soluzione mista: alcuni argomenti come la negazione, l'ordine delle parole, i clitici in generale non vengono presentati come punti specifici ma integrati nei tanti altri paragrafi. Anche in questo settore, però, Colombo tende a sorprendere con ipotesi nuove, soprattutto relativamente al realizzarsi della legge Tobler-Mussafia in milanese antico.

In generale ci si può chiedere se oltre ai dati *positivamente* ricavabili dal testo l'autore abbia voluto rispondere anche a quelli *negativamente* identificabili: cioè per esempio la mancanza (se così è) del terzo tipo di condizionale presente (in *-ia*), della negazione postverbale, di subordinate di altri tipi (proposizioni soggettive ed oggettive) e via dicendo. Il quadro offerto è comunque talmente convincente che si può sperare che questi aspetti, sicuramente secondari all'analisi generale, potranno essere analizzati a partire dalla presente affidabilissima edizione del testo.

L'opera di Michele Colombo non solo è un lavoro utile per chi si occupa dei volgari italiani medievali, soprattutto del milanese antico, ma è anche un esempio raro di ricerca condotta a termine con unità di metodo ed equilibrio formale e

scientifico a cui nulla sfugge. Perfino il testo di cui si offre l'edizione critica si presenta facile e gradevole alla lettura, unendo così l'utile al dilettevole: un caso veramente raro nella filologia romanza medievale.

György Domokos

Pázmány Péter Catholic University, Piliscsaba

Lymbus 2016. Magyarságtudományi forrásközlemények [*Lymbus 2016. Fonti di ungarologia*]. Budapest: Balassi Intézet & MTA Bölcsészettudományi Kutatóközpont, 2016, 448 pp.

Lymbus, successore dell'annuario omonimo, che mira a pubblicare primariamente fonti riguardanti l'Ungheria nate tra il 1526 ed il 1945 e reperite grazie alle ricerche svolte all'estero, è giunto al tredicesimo anno dopo il rinnovo del 2003. La pubblicazione di anno in anno dell'annuario è sostenuta dai maggiori laboratori dell'ungarologia, come l'Istituto Balassi, la Fondazione Klebelsberg, il Centro di Ricerca di Lettere e Filosofia della MTA, l'Archivio Nazionale Ungherese, la Società Nazionale di Ungarologia e la Biblioteca Nazionale Széchényi.

Nel volume, seguendo la struttura tipica della collana, la pubblicazione di ogni fonte è preceduta da un saggio introduttivo in ungherese e questa si legge in lingua originale con note e spiegazioni che ne rendono più facile la lettura. Le fonti pubblicate dai diciannove autori del volume coprono un arco di tempo più ampio del solito, la prima è databile all'inizio degli anni '50 del Quattrocento, mentre l'ultima nasce nel 1960. Non soltanto lo spettro spazio-temporale fuori dal comune coperto dalle fonti, ma anche la varietà tematica, motiva la mia scelta di presentarle in ordine cronologico, seguendo quindi i criteri redazionali del volume.

L'annuario ha inizio con la lettera di Leonard Huntlichler, frate domenicano viennese e professore di teologia, destinata a Dénes Szécsi, arcivescovo di Esztergom (Strigonia). La lettera pubblicata da Flóra Farkas (*Leonard Huntlichler: Epistola ad Dionysium cardinalem ac archiepiscopum Strigoniensem*) non è altro che un trattato sulla vita monastica ed un'esposizione di argomenti affinché il nipote dell'arcivescovo, Nicolaus, entri nell'ordine domenicano. La comunicazione introduttiva sottolinea l'importanza del rapporto che il frate viennese ebbe con l'Ungheria; è nota infatti una sua lettera scritta a János Vitéz sul progetto della fondazione dell'università di Pozsony. Il testo introduttivo tratta inoltre il metodo

di composizione della lettera, databile tra il 1451 e il 1454, il cui genere è più vicino al concetto della *compilatio*.

Sempre il genere epistolare, ma in un periodo storico diverso, è l'argomento della pubblicazione successiva intitolata *Oláh Miklós levele Lady Lisle-hez, Boleyn Anna udvarhölgyéhez* [La lettera di Miklós Oláh a Lady Lisle, dama di corte di Anna Bolena] di Emőke Rita Szilágyi. L'autrice, che sta lavorando proprio sull'edizione critica di tutte le lettere di Miklós Oláh, mette in evidenza le difficoltà che deve affrontare durante i lavori sull'edizione critica, difficoltà riconducibili alle nostre scarse conoscenze sull'itinerario di Oláh. L'edizione non documenta soltanto una specie di rapporto tra Lady Lisle e Miklós Oláh, oppure tra lei e la regina Mária, ma rileva anche come Oláh potesse fare colazione con Arthur Plantagenet, mantenendo inoltre la sua promessa di sottomettere all'attenzione della regina Mária i servizi della coppia Lisle. La pubblicazione della fonte può essere considerata essenziale anche perché, pur essendo ben conosciuta agli studiosi da più di duecento anni, manca dall'edizione del carteggio dei Lisle, curata più di trent'anni fa in sei volumi da Muriel St. Clarie Byrne (Muriel St. Claire Byrne: *The Lisle Letters*, 6 vols., Chicago, 1981).

Nonostante il rapporto di Antonio Mazza sull'assedio di Buda abbia un'edizione datata 1875, l'esigenza di una pubblicazione aggiornata, realizzata da György Domokos e Norbert Mátyus, è motivata sia dalle nuove informazioni venute alla luce sull'autore e sulla sua opera che dalla correzione delle scorrettezze dell'edizione precedente. La caratteristica che rende unica l'opera deriva dal fatto che essa tratta non soltanto l'assedio di Buda (1541), ma parla brevemente della storia ungherese e anche della situazione dopo la morte di János Szapolyai. Il saggio introduttivo, che tocca vari aspetti del testo, ne facilita la lettura esponendo la struttura, la composizione del contenuto, e presentando anche l'autore, lo stile, le fonti ed il probabile destinatario. Un'altra manifestazione letteraria della lotta contro i turchi è esposta da György Palotás, che pubblica la preghiera anti-turca di Mihály Veranics, intitolata *Moderni temporis oratio ad Deum (1566?)*. Il testo invoca l'intervento di Dio per ottenere la vittoria cristiana contro i turchi. Nella comunicazione introduttiva lo studioso parla della datazione della preghiera, delle circostanze della composizione e delle somiglianze alla *Bulla Orationum*.

L'annuario contiene la pubblicazione di quattro fonti di grande varietà tematica del Settecento. Orsolya Bubryák stende l'elenco dei beni in dote a Krisztina Nyáry e il registro dei regali di nozze ricevuti dal suo primo marito, Imre Thurzó. L'elenco dei gioielli di valore, degli oggetti d'argento e dei capi di vestiario appartenenti alla dote è sicuramente databile al 1618, ma neanche il registro dei regali di nozze può esser stato inventariato molto più tardi, considerando la morte di

Thurzó, avvenuta nel 1621. Questi documenti furono conservati con molta cura, se prendiamo in considerazione le peripezie familiari – doti, morti, matrimoni – dettagliatamente descritte dall'autrice. Oltre al contesto storico è importante ricordare gli altri registri che possono essere utili per valutare ed individuare gli oggetti degli elenchi: l'inventario del tesoro Thurzó, il registro ereditario del 1641 di Krisztina Nyáry, poi i registri del 1626 del tesoro Esterházy (che sono ugualmente pubblicati dall'autrice). Nella seconda parte della comunicazione si legge l'elenco degli oggetti inseriti nel tesoro Esterházy, che ne arricchiscono la collezione.

La fonte cronologicamente successiva è stata riportata alla luce grazie al lavoro di Zsuzsanna Hátori Nagy, in cui con il titolo *Források Bethlen Gábor két francia diplomatájáról és uralkodása utolsó éveiről (1626–1633)* [Fonti su due diplomatici francesi di Gábor Bethlen e gli ultimi anni del suo regno (1626–1633)] vengono presentati due dei diplomatici di Bethlen, Jacques Roussel e Charles de Talleyrand: si conoscono così la loro sorte, i conflitti che ebbero e il loro ruolo nella diplomazia dell'epoca. L'altra fonte che riguarda l'epoca è un registro fiscale del 1636 pubblicato da Annamária Jeney-Tóth (*Kolozsvár adózása az 1630-as években*) [Contribuzione fiscale di Claudiopolis negli anni '30 del Seicento].

László Zsigmond Bujtás intende ampliare le nostre conoscenze sui contatti olandesi di Mihály Apafi, coltivati per mantenere la sovranità di Transilvania. Bujtás giustamente ha notato l'esigenza di sistemare e completare i documenti relativi al 1687, i quali nella letteratura specialistica ungherese si limitano soltanto ad alcune brevi menzioni. L'autore mira a far conoscere i documenti che si collegano ad un anno di straordinaria importanza, fonti che sono significative anche perché in parte sono conservate soltanto in archivi olandesi, e, inoltre, rivelano la politica estera di Transilvania, nonché i rapporti intensi tra Olanda e Transilvania nel 1687.

La pubblicazione di József Jankovics, intitolata *Bethlen Miklós levelei Ferdinand Bonaventura Harrachnak, I. Lipótnak és ismeretlennek (1699–1703)* [Le lettere di Miklós Bethlen a Ferdinand Bonaventura Harrach, a Leopoldo I e ad uno sconosciuto (1699–1703)] chiude il secolo diciassettesimo e apre sul Settecento. Il lavoro in totale comprende diciotto lettere. La maggior parte di queste, quattordici per l'esattezza, fu inviata a Harrach, il cui lavoro, incurante degli interessi di Transilvania, non dava soddisfazione a Bethlen. In due lettere redatte in latino, destinate all'imperatore Leopoldo I, Bethlen gli garantisce il proprio appoggio e chiede di poterlo incontrare di persona. Al destinatario ignoto delle altre due lettere in lingua francese Bethlen comunica con fermezza di non giudicare gli affari pubblici di Transilvania e le sue azioni lasciandosi condizionare dall'opinione pubblica.

Tre epitaffi di Imre Thököly, finora sconosciuti, sono stati scoperti e pubblicati da Andor Nagy, sia in latino che in traduzione ungherese nel suo contributo intitolato *Thököly Imre epitáfiumai Joseph Trausch kéziratgyűjteményében* [Gli epitaffi per Imre Thököly nella collezione di manoscritti di Joseph Trausch]. La caratteristica che questi epitaffi hanno in comune è il loro autore sconosciuto, ma mentre i primi due testi pubblicati biasimano Thököly, il terzo ne parla in maniera positiva.

Edina Zvara nella biblioteca Esterházy di Kismarton ha ritrovato un libello del 1790, intitolato *Báró Trenck Fridriknek POÉTAI GONDOLATAI. Magyarországbán, az igazságnak kiterjesztésére* (Pensieri poetici del barone Federico Trenck sull'espansione della giustizia in Ungheria). La pubblicazione era proibita dalla censura dell'epoca, mentre ora si può leggere grazie al lavoro dell'autrice con il titolo *Trenk Frigyes magyar nyelvű kiadatlan politikai röpirata* [Libello politico inedito di Federico Trenk in ungherese]. Trenk, famoso per gli opuscoli politici, giunse a Pest-Buda come agente segreto, probabilmente su commissione di Leopoldo II, durante la dieta del 1790-1791, con l'incarico di promulgare i suoi scritti atti a creare conflitti tra gli ordini, e due anni dopo fu giustiziato come spia austriaca a Parigi.

La visione di József Dessewffy sulla censura può esser conosciuta in un'osservazione personale del 1830 allegata ad una bozza di legge precedente, in cui espone la propria proposta radicale sulla necessità di introdurre la libertà di stampa secondo il modello anglosassone, cioè al posto della censura propone la punizione a posteriori. La proposta, scritta in latino, può essere considerata unica nel suo genere da diversi punti di vista. Da una parte documenta come il latino abbia progressivamente ceduto il posto all'ungherese nella vita politica, dall'altra è una fonte importante della storia politica ungherese dell'età delle riforme, siccome presumibilmente il figlio dell'autore, Aurél Dessewffy, la tradusse in ungherese all'età di diciassette anni. Oltre a questi aspetti, possiamo valutare il testo, pubblicato da Gábor Vaderna (*Gróf Dessewffy József a sajtószabadságról és a cenzúráról*) [Il conte József Dessewffy sulla libertà di stampa e sulla censura], come un testimone degno di nota del rinnovamento della lingua, dato che in numerosi casi accanto all'espressione trapiantata all'ungherese troviamo anche quella originale in latino.

Dalla corrispondenza tra il conte Imre Mikó, uomo di Stato transilvano, e sua moglie, Mária Rhédey, Endre Liphay ha scelto undici lettere da un totale di centocinquantasei scritte tra il 1848 e il 1849. Liphay, nella scelta dei testi, ha adottato come criterio il fatto che le lettere, sia nel contenuto che nella forma, rispecchiassero le circostanze sociali e familiari, l'atmosfera della rivoluzione,

l'andamento della carriera burocratica di Imre Mikó (chiamato anche il Széchenyi di Transilvania).

La prima fonte dell'Annuario dal ventesimo secolo viene pubblicata da Zsuzsanna Rózsafalvi con il titolo *Schöpflin Aladár levelei Dutka Ákosnak* [*Le lettere di Aladár Schöpflin scritte per Ákos Dutka*]. Essa contiene cinque lettere finora inedite di Aladár Schöpflin, consulente della Società Franklin (Franklin Társulat) e critico del *Vasárnapi Ujság*. Schöpflin aveva un ruolo notevole nell'appoggiare la nuova generazione letteraria, era il critico dei giovani autori e dava loro dei consigli. Uno di questi era Ákos Dutka, nativo di Nagyvárad, che nel 1907 si mise in contatto con Schöpflin, grazie al quale fu pubblicata la sua prima poesia, *Jön a vonat*. Nella prima lettera Schöpflin, oltre alle proposte relative a questa poesia, espone le proprie idee sulla nuova letteratura, le sue prospettive e i propri dubbi, e richiama l'attenzione sul pericolo dell'influenza di Ady. La seconda e la terza lettera sono in connessione con le altre poesie di Dutka, uscite nel 1907 e nel 1908, mentre nella quarta e quinta Schöpflin attende ulteriori poesie dal poeta.

L'andamento dei rapporti italo-ungheresi tra le due guerre mondiali e l'influenza del trattato di pace di Trianon su di essi sono i temi che Petra Hamerli intende illustrare. Il suo intervento (*Adalékok Rothermere revíziós kampányának fogadtatásához: a sajtómágnás és Eduard Beneš levélváltása olasz szemmel*) [*Contributi all'accoglienza della campagna di revisione di Rothermere: la corrispondenza tra il magnate della stampa ed Eduard Beneš dal punto di vista italiano*] vuole dimostrare con le fonti l'influenza che avevano gli avvenimenti del 1927 sui rapporti fra le due nazioni. Il 5 aprile di quell'anno, infatti, Benito Mussolini ed István Bethlen firmarono un contratto d'amicizia tra i due paesi, inoltre il 21 giugno l'articolo intitolato *Magyarország helye a nap alatt* (*Il posto dell'Ungheria sotto il sole*) di Lord Harold Sidney Harmsworth Rothermere, pubblicato nel *Daily Mail*, sollecita la revisione del trattato di pace di Trianon per mantenere la pace. Non si può escludere la possibilità che questa campagna sia cominciata grazie al suggerimento di Mussolini dopo l'incontro con Rothermere. Anche gli italiani, infatti, erano coinvolti nei cambiamenti imminenti, e Mussolini era consapevole di come potesse avvalorare le sue intenzioni tramite l'appoggio degli interessi ungheresi.

Dopo l'intervista del 1928 di Rothermere a Mussolini, già nel 1929, sia gli ungheresi che gli italiani consideravano esagerata la campagna e cercavano di frenarla. La proposta veniva considerata fuorimisura non soltanto tra ungheresi, italiani ed inglesi, ma anche nell'ambiente che, nel caso della sua eventuale realizzazione, avrebbe dovuto subirne gli effetti negativi. Fu così che la Cecoslovacchia, sotto la guida di Eduard Beneš, ministro degli affari esteri, si oppose vigorosamente alla campagna. Una parte della corrispondenza del ministro con

Rothermere può essere accessibile tramite le fonti citate, dalle quali è possibile conoscere il punto di vista degli italiani relativo alla revisione ungherese, in parte favorevole, ma allo stesso tempo minato da una certa diffidenza.

L'atmosfera degli eventi del 1956 è rievocata dal capitolo intitolato *Berlász Jenő gyászbeszéde dr. Kováts Ferenc egyetemi tanár ravatalánál* [L'orazione funebre di Jenő Berlász davanti al feretro di Dott. Ferenc Kováts, professore universitario], che è un documento d'epoca, la manifestazione del dolore provato dopo la rivoluzione. Il manoscritto è giunto alla redazione dell'annuario grazie a Piroska Berlász, mentre l'introduzione è scritta da János Buza.

Un'altra fonte, in collegamento con le vicende del 1956 è stata resa pubblica da Magdolna Gilányi: i brani scelti dal diario di Kornél Bőle, frate domenicano, relativi al 1956 („*Álmomban Mindszenty bíboros ténykedett...én is ott voltam.*” *Bőle Kornél O. P. 1956-os naplója*) [“*Nei miei sogni operava il cardinale Mindszenty...c'ero anch'io.*” *Il diario del 1956 di Kornél Bőle O. P.*]. Nel diario (o per meglio dire memoriale, dato che la maggior parte degli avvenimenti è stata registrata soltanto decenni dopo, ma, prendendo in considerazione le intenzioni di Bőle, Magdolna Gilányi usa la denominazione 'diario') scritto nel ricovero per anziani di Pannonhalma, dal 17 dicembre 1953 al 7 aprile 1960, le pagine relative agli eventi del 1956 ammontano a quaranta, il diario del 1956 scritto nel 1958 è invece di centonove pagine. Le differenze tra i due diari non riguardano soltanto l'ampiezza, ma anche il metodo di lavoro e l'opera di perfezionamento. Nella presente pubblicazione si leggono gli appunti di Bőle presi tra il 29 ottobre e il 4 novembre, e i sogni annotati nel 1956.

L'ultima fonte pubblicata nel volume è la discussione organizzata il 21 marzo 1960 presso l'Istituto di Studi Letterari dell'Accademia delle Scienze Ungherese, sull'opera di Madách, *Az ember tragédiája*, con la partecipazione tra gli altri di György Aczél, Vilmos Meruk, Tamás Major e Béla Köpeczi. L'evento è stato preceduto dalla pubblicazione di una diatriba provocatoria, il cui autore è ignoto. Oltre a questa, a cura di Zsuzsanna Simon, possiamo leggere i commenti alla discussione come pure le opinioni e gli stati d'animo dei membri dell'Istituto.

L'intervento di Zsolt K. Lengyel, intitolato *Műhelynapló egy bajorországi magyar hagyatéktárban* [Diario d'officina in un deposito di lasciti ungheresi in Baviera], chiude il repertorio dell'annuario *Lymbus*. Lo studioso presenta l'attività dell'Istituto Ungherese di Monaco di Baviera (MMI) relativa alla gestione del lascito degli ungheresi a Monaco di Baviera. L'intervento presenta la tipologia di sei figure diverse, il cui lascito è precipuamente gestito dall'Istituto, includendo anche i loro oggetti personali.

La varietà e la ricchezza delle fonti riportate nel volume ci invitano ad un grande viaggio spazio-temporale e sono destinate a richiamare ancora una volta l'attenzione sulla considerevole presenza di documenti relativi all'Ungheria negli archivi e nelle biblioteche in tutta Europa. Oltre al loro ruolo chiave nelle diverse ricerche, anche la loro varietà di genere, le circostanze del loro ritrovamento possono condurre ad ulteriori contributi e senza dubbio attestano la ragione d'essere di *Lymbus*.

Annamária Molnár

MTA–SZTE Antiquity and Renaissance:
Sources and Reception Research Group

Péter Kasza, Farkas Gábor Kiss & Dávid Molnár (a cura di): *Scientiarum miscellanea: Latin nyelvű tudományos irodalom Magyarországon a 15–18. században* [*Letteratura scientifica di lingua latina in Ungheria nei secoli XV–XVIII*] (*Convivia Neolatina Hungarica* 2). Szeged: Lazi Könyvkiadó, 2017, 249 pp.

Ogni buon progetto vale quanto ne viene realizzato. Inizia con queste parole l'introduzione del volume e sembra che gli organizzatori dei convegni neolatini possano fare buoni progetti. L'ultima iniziativa dell'Associazione *Neolatina Ungherese* "Hungaria Neolatina" di tenere ogni due anni un convegno evidentemente regge il tempo, visto che gli organizzatori stanno lavorando nell'anno corrente già al III. Convegno Neolatino.

Dopo il primo convegno che ha avuto luogo nel novembre del 2013 (*Humanista történetírás és neolatin irodalom a 15–18. századi Magyarországon* [*Storiografia umanistica e letteratura neolatina in Ungheria nei secoli XV–XVIII*] (*Convivia Neolatina Hungarica* 1), a cura di Enikő Békés, Péter Kasza & Réka Lengyel, Budapest: MTA BTK ITI, 2015), è stato organizzato sempre a Szeged, nel novembre del 2015 il convegno le cui relazioni selezionate sono contenute in forma redatta nel presente libro intitolato *Scientiarum Miscellanea*, pubblicato come secondo volume della collana *Convivia Neolatina Hungarica* nel 2017, curato dall'Editore Lazi Srl. a Szeged. I curatori del volumi coincidono in parte con gli organizzatori del convegno: Péter Kasza, Farkas Gábor Kiss e Dávid Molnár.

Questa ultima pubblicazione sulla letteratura neolatina dell'Ungheria può essere ritenuta assai variegata da molti punti di vista. Offre una tematica vastissima: i lettori interessati possono scegliere tra saggi dedicati ad argomenti di storia della medicina, storia delle religioni, storia della letteratura e storiografia, nonché

dei campi scientifici confinanti con queste discipline. Il carattere miscelaneo del volume si riflette negli scritti che presentano manoscritti inediti, stampe meno conosciute, ma anche opere note esaminate sotto luce nuova, portando così nuovi risultati e novi accostamenti o mettendo in risalto carriere di professori, poeti, scienziati. Non si concentra solamente su opere in prosa e nemmeno sulla sola poesia: il tema è talvolta proprio il passaggio dall'una all'altra. Almeno secondo il titolo del volume i saggi riguardano argomenti limitati nello spazio, nell'arco di tempo e nel genere, ma in verità i lettori ricevono anche altro rispetto alla letteratura scientifica e trovano riferimenti anche ad argomenti non concernenti l'Ungheria e nemmeno i secoli XV–XVIII come limiti temporali sono strettamente rispettati. Su un punto però i curatori del volume non hanno fatto concessioni: il legame con la lingua latina. Tutti gli articoli trattano temi riguardanti il latino e ciò conferisce al libro una certa uniformità e ordine. La successione degli argomenti potrebbe anche apparire casuale, eppure si è riusciti ad ordinare i saggi non necessariamente congiunti per tema in maniera più o meno conseguente secondo il contenuto, i personaggi evocati negli scritti, i generi esaminati: questo è merito dei curatori. Così chi prende in mano il volume e comincia a leggere gli scritti in successione può supporre una concezione preesistente alla raccolta. Merito dei singoli autori invece è il livello equilibrato e costante degli scritti, tanto che non resterà deluso chi vorrà leggerne solo alcuni.

Il primo saggio del volume rientra nel campo della storia della medicina. Dávid Molnár, uno dei curatori del volume presenta una pubblicazione popolare, l'opera intitolata *De somno ac eius necessitate, quidque faciat ad bonam digestationem* del medico padovano Antonio Gazio. Oltre a conoscere la vita dell'autore riusciamo a capire cosa pensava Gazio delle connessioni tra i sogni e la digestione.

Proseguendo, possiamo leggere saggi di argomento storico, per quanto possibile, in ordine cronologico. Tiziano Tubay fornisce un nuovo elemento sull'ideologia della parentela tra Unni ed Ungari, che fu pervasiva alla corte di Mattia Corvino: si tratta di una poesia latina che si trova sul frontespizio interno del *Breviarium Strigoniense* (1480). Gábor Nagy presenta la storiografia e gli storiografi svedesi di lingua latina, che sottolineava la parentela con i Goti, attraverso numerosi esempi e particolari, dati, con una ricca illustrazione dell'argomento. Róbert Szvorényi scrive di Veit Marchtaler, conosciuto finora per i suoi viaggi ed itinerari, questa volta nella veste inedita di storiografo, analizzando la sua opera intitolata *Rerum a Sigismundo illustrissimo et fortissimo Transylvaniae principe contra Turcas gestarum brevis enarratio* dedicata a Zsigmond Báthory. Bernadett Benei nel suo scritto integra le nostre conoscenze sulla tradizione storiografica gesuitica presentando Sámuel Timon, il quale ha aggiunto e puntualizzato notizie

contenute nelle opere di Antonio Bonfini, e che d'altra parte a sua volta fu utilizzato come fonte per il lavoro di successivi storiografi gesuiti. Gergely Tóth analizza lo scritto intitolato *Initia* di Gottfried Schwartz, in cui l'autore intende gettare nuova fundamenta sul concetto della *Patrona Hungariae* rispetto a come si trova nella storia della Chiesa di Inchofer e nella successiva tradizione, reinterpretando anche il passato circa gli eventi della fondazione dello stato cristiano in Ungheria: egli afferma che gli ungheresi siano stati convertiti al cristianesimo da sacerdoti greci. Sára Sánta nel suo articolo presenta la prima storia di una cittadina ungherese ed il suo autore, István Schönvisner. L'analisi della monografia sulla città di Szombathely comprende anche una storia della storiografia municipale, con uno sguardo alla relazione del lavoro ungherese alla tradizione occidentale, per quanto riguarda la sua struttura e l'utilizzo delle fonti.

Anche l'astrologia viene toccata in qualche saggio. Áron Orbán, nel suo scritto presenta l'opera dell'umanista e poeta ma soprattutto astrologo tedesco Johannes Tolhopf, concentrandosi innanzitutto su come Tolhopf presenti la propria identità, nonché sulla questione se si possa parlare nel suo caso di una formazione dell'io poetico. Oggetto dell'analisi è lo stemma di Tolhopf, interpretato come un atto marcato di rappresentazione di sé. Márton Weszprémy nel suo scritto in lingua inglese scrive di uno dei codici più importanti della Biblioteka Jagiellońska, in cui si conserva l'oroscopo sia di Mattia Corvino sia di Giovanni Corvino. Presentando la raccolta di oroscopi, tutti legati all'Ungheria, si arricchiscono ulteriormente le nostre conoscenze sull'astrologia di corte nell'Ungheria rinascimentale. Dal saggio di Marcell Sebók veniamo a sapere che cosa pensava András Dudith sulle comete: sono esse segni, cause oppure solamente fenomeni celesti che influenzano la sorte degli umani. Lo scritto chiarisce il contesto storico-scientifico dell'opera intitolata *Commentariolus*, come anche l'interesse scientifico di Dudith.

In seguito si passa a temi più vicini alla storia della letteratura. Orsolya Tóth nel suo lavoro scrive del progetto grandioso di Petrarca, di redigere una raccolta di aneddoti relativi a personaggi famosi, ordinandoli secondo le quattro virtù cardinali, che non fu portato a termine. Tra le fonti utilizzate dal Petrarca l'autrice dedica particolare spazio all'influsso di Macrobio. Réka Lengyel richiama l'attenzione sull'importanza di livello europeo della carriera scientifica e professorale di István Hatvani (1718–1786), elencando gli studi da compiere per conoscere più da vicino la sua figura, offrendo anche un saggio del personaggio come professore, in base all'analisi dettagliata dell'unico suo libro di testo superstito a stampa, intitolato *Introductio ad principia philosophiae solidioris*. Dávid Molnár e Ádám Szabó firmano insieme lo scritto che presenta tre testi secenteschi inediti. (L'autore è

omonimo del curatore del volume e autore del primo saggio. Forse non è questo il luogo più opportuno per segnalarlo, ma sarebbe opportuno trovare una differenziazione più creativa di quella che leggiamo nell'indice dei nomi: Molnár Dávid (1) ovvero Molnár Dávid (2), magari trovando una soluzione stabile per distinguere i due giovani ricercatori, uno di Budapest, l'altro di Szeged.) I documenti, scritti in Olanda e che oggi si trovano a Kolozsvár (Cluj, Romania) forniscono ulteriori elementi sulle discussioni teologiche dei Paesi Bassi. Il lavoro intitolato *Collectiones* di Joachim Stegmann e le osservazioni che lo accompagnano, le *Notae* di Daniel Zwicker e la risposta di Stegmann, *Responsiones* sono oggetto dell'analisi dettagliata e dell'esposizione del pacifismo antitrinitario, nel cui contesto gli scritti erano nati. Basandosi sulla dedica dell'opera *Poesis Narrativa* di György Alajos Szerdahely, Piroska Balogh presenta il rapporto tra l'autore e la dedicataria, Erzsébet Berényi, coniuge di Miklós Zichy. Fissa inoltre quale posto occupi la *Poesis Narrativa* nella concezione di teoria estetica di Szerdahely, sottolineando l'influenza che su di lui esercitò Bacon. Mariann Czerovszki esamina le due versioni della poesia didattica sulla falconeria, scritta da György Pray, da un punto di vista prevalentemente filologico. Analizza quanto Pray stesso inserisca la versione rielaborata, detta "di quattro libri", nell'ambito della *scientia* o della *poetica* e pone la questione se possiamo considerare Pray un vero e proprio ornitologo in base alla poesia didattica di falconeria. Sempre su György Pray e sulla questione *scientia* o *poetica*, ma con altro oggetto della discussione è il lavoro di Sándor Máté Tóth, che è l'epopea minore intitolata *Taurinum*. La sua risposta al problema si ricava dalla presentazione della poesia sette-ottocentesca che segue le tradizioni neolatine e anche dall'esposizione del metodo di lavoro di Pray, nonché dall'analisi del testo e dalle note dell'epopea: Pray in veste letteraria svolge in verità una vera e propria attività stiroiografica.

Sándor Attila Tóth tratta del libro di poesia in quattro tomi scritto nel 1777 dal professore e poeta gesuita András Zachar: esso contiene non poesie, ma teoria della poesia e nozioni teoriche e metriche legate all'insegnamento della scrittura delle poesie. Prima della presentazione di queste otteniamo un piccolo panorama europeo sui compendi poetici settecenteschi dei gesuiti, tra i quali come fonte di Zachar è sottolineata soprattutto l'edizione oraziana di Henricus Braun e l'opera teorica ad essa legata.

La storia letteraria incontra quella della spiritualità nello scritto successivo, in cui Anna Posta introduce i suoi lettori ai segreti della *poetica evangelica*. Tale concetto indica la parafrasi delle Sacre Scritture secondo le forme antiche, e ne fornisce un esempio in Ungheria la trascrizione dell'Antico Testamento da parte di Leonhardus Mokoschinus, di cui si presenta un brano. Capiamo così com'è la

resa all'antica del testo biblico, e come si presenta il testo della Genesi se si intende seguire i tratti stilistici dell'epopea antica, adattando le figure e gli strumenti retorici antichi. Attila Restás descrive l'opera di Máté Csanak intitolata *Controversiae...*, pubblicata nel 1625 a Leiden, e in breve presenta il contesto di discussione teologica in cui si inserisce questo scritto. Le *Controversiae* infatti sono state scritte in difesa di Batholomeus Keckermann, per confutare l'attacco di Jacobus Martini. L'analisi offre un saggio della tendenza anticortegiana della Riforma e fornisce elementi nuovi sulla storia del collegio di Sárospatak e sui modelli di rappresentazione della famiglia Rákóczi. Éva Gyulai nel suo articolo descrive la carriera poetica del poeta cattolico András Marussi, elencandone le poesie d'occasione e esaminando le persone a cui esse erano state dedicate. Siccome Marussi ha salutato in poesia tutti i personaggi determinanti per la sua vita e per la sua carriera, otteniamo nuove informazioni non solo su di lui, ma anche sui dedicatari. La prima parte del saggio di László Szelestei Nagy potrebbe essere anche uno scritto programmatico per le ricerche neolatine, poiché tratta dell'importanza della lingua latina che ancora nel Settecento aveva un ruolo fondamentale di mediazione nel contesto multietnico: un aspetto ancora poco studiato oggi dalla letteratura specializzata. Una parte delle persone che coltivavano la scienza in lingua latina sono venute a far parte di società scientifiche europee. Poiché non in Ungheria non esisteva una società per il culto e la coltivazione della lingua latina, nella seconda parte del saggio si presenta una società che operava in lingua tedesca a Pozsony (Bratislava, Slovacchia) con i membri, le riunioni e i titoli delle conferenze. Vera Szádóczki svela la genesi del documento *Ratio Educationis*, presentando i documenti conservati alla Biblioteca Nazionale Széchényi che ci parlano delle procedure del lavoro e analizzando i quali si ottiene certezza che nella stesura del documento in lingua latina fu coinvolto attivamente il religioso gesuita Pál Makó. Il volume si chiude con lo studio di Vilmos Voigt che ha come tema la storia della religione: si tratta in esso dell'opera di Dániel Cornide, intitolata *Commentatio de religio veterum Hungarorum*, pubblicata nel 1791, dopo la morte dell'autore. Il saggio presenta il metodo di ricerca ed i risultati di Cornides nel campo della religione degli antichi ungheresi, avendo egli cercato di definire sia il concetto di "antico" sia quello di "ungherese", definizioni ancora oggi valide, creando così le basi per la ricerca della storia delle religioni in Ungheria.

Da quanto fin qui detto si evince come ci arricchiamo di un volume davvero variegato e che offre spunti in molte direzioni. Il fatto che tra gli autori troviamo sia dottorandi sia professori emeriti, ricercatori e docenti già affermati è forse il merito maggiore delle ricerche e dell'insegnamento neolatini, reintrodotti dieci-venti or sono. E anche se l'*Associazione Neolatina Ungherese Hungaria Latina*

non è attivissima e anche il suo sito sia ‘impolverato’, è comunque valida la dichiarazione fondante che vi si legge: “creare una comunità impegnata a studiare e ricercare la latinità dell’età moderna in Ungheria e nel mondo”. In questo senso possiamo dire che il progetto è buono e lo dimostra tra l’altro anche il presente volume. Proprio per questo varrebbe la pena ridestare l’Associazione dal suo stato di torpore, pubblicando per esempio sul sito i volumi della collana *Convivia Neolatina Hungarica*.

Rita Bajáki

MTA–PPKE Research Group on Baroque
Literature and Spirituality, Budapest